Le comité organisateur de cette fête a voulu donner au ministre qui, depuis le 28 juin 1898, préside aux destinées de notre politique extérieure, une preuve d'estime et d'attachement, et lui offrir en même temps, au nom de ses compatriotes, une plaquette commémorative.

Ont successivement pris la parole, à l'issue du banquet, MM. Galy-Gasparrou, président du comité du banquet; Reynald, maire de Foix; docteur Régis, président de la société des Ariégeois de Bordeaux; Claustre, au nom des Ariégeois de Paris; Périer, au nom des anciens élèves du collège de Pamiers, qui comptent parmi eux M. Delcassé; Dhers, commissaire spécial des Halles.

Le banquet s'est terminé sur une allocution très applaudie de M. Delcassé.

Dans un banquet qui a eu lieu hier au Cercle Voltaire, à Bordeaux, M. Bonnin, président, a fait l'éloge de la tolérance et de la concentration républicaine; M. Lutaud, préfet, a porté la santé de M. Loubet; M. Decrais, sénateur, a déclaré qu'il n'était pas ministériel sans réserves, mais qu'il approuvait la politique extérieure du cabinet; MM. Dormoy et Chaumet, députés, ont revendiqué le droit de critiquer certains actes du ministère, mais ils sont disposés à s'entendre sur la politique anticléricale, sur la loi militaire et les retraites ouvrières; M. Monis se déclare partisan de la politique du cabinet et se prononce pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Hier a eu lieu l'inauguration, dans la cour d'honneur du lycée Descartes, à Tours, du monument élevé par l'Association des anciens élèves du lycée à la mémoire de leurs camarades morts pour la patrie.

Le monument, œuvre d'un statuaire local, François Suard, représente la France en deuil tenant sur ses genoux un glaive brisé. Elle est protégée par un cuirassier de fière allure qui personnifie l'armée. Ce cavalier lui tend une main et de l'autre tient dans ses doigts crispés le drapeau tricolore.

Des discours ont été prononcés par MM. Belle, sénateur, ancien président de l'association; le colonel Guérin, président actuel; Norguet, 1er adjoint, au nom de la municipalité; Guibé, proviseur du lycée, et Guiard, au nom des familles des défunts.

A l'occasion de l'anniversaire de la bataille d'Arthenay, le 18 octobre 1870, où le corps des mobiles de la Nièvre fut aux trois quarts décimé, les sociétés locales et régionales avaient organisé avec le concours des autorités une manifestation au pied du monument commémoratif élevé au cimetière de Cosne.

Le président de la société des Anciens Sous-Officiers ayant, dans son discours, critiqué les actes du gouvernement, M. Claude Goujat, député, a protesté et a fait appel à la concorde des citoyens sur le terrain patriotique.

A l'issue de la cérémonie, le maire a fait décider qu'à l'avenir les discours qui seront prononcés dans de semblables circonstances devront être préalablement soumis à l'approbation de la municipalité et du commandant d'armes.

Le Congrès proportionnaliste, organisé à Arras sous les auspices de la Ligue de la représentation proportionnelle, s'est ouvert hier. La séance était présidée par M. Hermann Dumont, secrétaire de la gauche parlementaire belge, ayant à ses côtés comme assesseurs, MM. Mill, député, et Dutoit, professeur à l'école de droit de la Faculté catholique de Lille.

Lecture a été donnée du rapport de M. Hermann Dumont sur l'expérience belge, qui a été reconnue concluante.

On nous écrit de Nice :

Le conseil général des Alpes-Maritimes s'est toujours gardé avec soin d'émettre des vœux politiques. Pour la première fois, dans la session extraordinaire qui vient d'être close, un nouveau conseiller, M. Ossola, a proposé un vœu félicitant « le gouvernement de défense et d'action républicaine et laïque, l'engageant à poursuivre la noble tâche entreprise ». Après discussion, le conseil général a résolu de s'en tenir à la loi qui limite l'action de ces assemblées aux affaires départementales. M. Ossola a présenté, hors séance, le vœu ci-dessus à ses collègues. Il a recueilli deux signatures, la sienne et celle de M. Blanc du Collet, qui, lui aussi, est un membre nouveau du conseil général.

FAITS DIVERS

LA TEMPÉRATURE

Lundi 17 octobre. — Les courants du sud-ouest, doux et pluvieux, se sont établis sur le nord-ouest de l'Europe; une profonde dépression s'est avancée sur les Iles-Britanniques, son centre passe ce matin au nord de l'Ecosse, où le baromètre marque 739 mm.

De fortes pressions, s'étendent encore du sud-ouest à l'est du continent (Moscou, 775 mm.).

Le vent est assez fort du sud-ouest sur nos côtes de la Manche et de la Bretagne; il est modéré du nord-ouest en Provence.

Des pluies sont tombées dans le nord de l'Europe; ainsi que sur les Iles Britanniques; en France, on a recueilli 4 mm. d'eau à Lyon, 2 à Besançon, Boulogne, Paris.

La température se relève notablement sur l'Angleterre et les Pays-Bas. Ce matin, le thermomètre marquait : —2° à Varsovie, +8° à Paris, 10° à Toulouse, 19° à Alger et à Malte.

On notait : +3° au puy de Dôme, 0° au mont Ventoux, —5° au mont Mounier.

En France, un temps doux et pluvieux est probable.

A Paris, hier, la température moyenne, 6°3, a été inférieure de 3°6 à la normale (9°9).

A la tour Eiffel, température en hausse continue, 10°2 à minuit.

Situation particulière aux ports

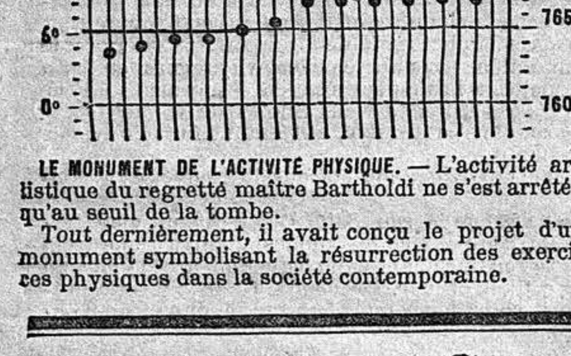
La mer est houleuse sur la Manche, agitée en Bretagne et en Provence, belle sur le golfe de Gascogne.

Observatoire municipal (RÉGION PARISIENNE)

Le ciel reste couvert, et une pluie intermittente qui tombe depuis 8 h. 15 ce matin n'a fourni jusqu'à présent que des hauteurs d'eau insignifiantes.

Le vent souffle des régions sud au niveau du sol, tandis qu'un courant assez fort du nord-ouest souffle vers 1,500 mètres de hauteur.

La température ne présente que de faibles variations; la pression barométrique, après une légère hausse, stationne vers 766 mm.



LE MONUMENT DE L'ACTIVITÉ PHYSIQUE. — L'activité artistique du regretté maître Bartholdi ne s'est arrêtée qu'au seuil de la tombe.

Tout dernièrement, il avait conçu le projet d'un monument symbolisant la résurrection des exercices physiques dans la société contemporaine.

« Je placerai au centre, expliquait-il à M. Pierre de Coubertin, la *Méta*, la borne fatidique autour de laquelle, dans le stade, la lutte s'avivant devenait plus audacieuse et plus âpre, — cette borne où la terreur superstitieuse des anciens installait une divinité subalterne, méchante et sournoise, empressée à tromper et à perdre les concurrents. Contre le marbre poli viendra se ruer la cohue des sports, escrime et football, patinage et boxe, hippisme et cyclisme. — jusqu'à une auto dernier modèle; car la tempête musculaire change d'aspect avec les âges, mais l'âme en est identique, l'expression similaire, et toujours la *Méta* domine, silhouette rude, inexorable et par là même attachante et compréhensive. »

Il voulait cette *Méta* en porphyre, haute et large, avec de blanches images d'éphèbes et d'athlètes s'enroulant autour. « Ce serait, disait-il, une leçon d'histoire en même temps que de philosophie, — un ressouvenir de l'Hellade éternelle, mère de toute civilisation, et un avertissement que le heurt de l'effort et du destin demeure la loi suprême de la vie. »

Il faut espérer que les études du maître sont assez poussées pour qu'un de ses élèves puisse assurer l'exécution de ce monument, dont l'idée est originale.

LES VOITURES DU MÉTROPOLITAIN. — Un de nos abonnés, qui a visité hier le nouveau matériel de la ligne n° 3, nous signale que le « marchepied des voitures surplombe de 25 centimètres le niveau du quai, alors que, jusqu'à présent, les wagons étaient de plain-pied avec le sol ».

A la Compagnie du Métropolitain, on nous déclare que notre correspondant fait erreur au moins sur un point. L'entrée des wagons nouveaux est bien, en effet, plus élevée que le quai, mais il en était de même avec les anciens. Cette disposition a été rendue nécessaire par la courbure des quais de nombre de stations. Si, en effet, il est possible avec un quai droit de faire une entrée de plain-pied, cela est impossible avec un quai en courbe, car la caisse de la voiture, placée légèrement en contre-bas du quai, heurteraient celui-ci, lorsque le train serait en marche. On ne pourrait remédier à cet inconvénient qu'en éloignant sensiblement la voiture du quai, c'est-à-dire en laissant entre les deux un vide dangereux.

Il est à noter d'ailleurs que la hauteur de l'entrée des voitures au-dessus des quais est forcément un peu plus élevée avec le matériel nouveau qu'avec l'ancien, les ressorts des wagons étant neufs et la voie n'étant pas encore « tassée ». Peu à peu, cette hauteur diminuera, jusqu'à devenir égale à celle des voitures anciennes.

LA FAUTE D'UN FONCTIONNAIRE. — Sous ce titre, nous avons relaté hier les circonstances dans lesquelles un fonctionnaire du ministère des finances, M. Joseph-Camille Bith, sous-chef de bureau à la Dette inscrite, avait perdu dans de fâcheuses spéculations de Bourse sa fortune et des sommes importantes qui lui avaient été confiées par diverses personnes.

M. Bith, qui occupait au n° 66 de la rue de Monceau un appartement d'un loyer qui absorbait la majeure partie de ses appointements, avait épousé la fille d'un négociant de la rue du Sentier, M. G... Après avoir englouti une grosse part de la dot de sa femme dans des opérations malheureuses, il avait commencé à spéculer. Sur la foi de renseignements qu'il disait lui être fournis par M. Sauret, fondé de pouvoirs de M. Gilbert-Boucher, agent de change, rue de Provence, des fonctionnaires du ministère, des employés subalternes et même le petit personnel lui avaient confié des sommes dont le total était important. C'est cet argent qu'il perdit, après le sien.

M. Sauret, de son côté, n'avait pas été très heureux dans les spéculations. Déjà, en 1897, il avait essuyé de sérieux revers. Mais ces premiers déboires ne l'avaient pas guéri, et il avait recommencé à spéculer, de concert avec M. Bith, à qui, comme nous l'avons dit plus haut, il fournissait des « tuyaux ».

Dans le courant de l'été dernier, des bruits parvinrent aux oreilles de M. Gilbert-Boucher, avant-coureurs d'une débâcle prochaine, et le 9 septembre, l'agent de change, ayant acquis la certitude que son fondé de pouvoirs avait usé, hors de sa maison, du crédit que lui donnait sa situation, congédiait M. Sauret. Mais il convient de dire, que ni M. Sauret, ni M. Bith n'avaient jamais eu le moindre compte personnel chez M. Gilbert-Boucher.

La mise à pied de M. Sauret précipita le dénouement. Les personnes qui avaient confié des fonds à M. Bith se plaignirent. Et les chefs de ce dernier, mis au courant de ses agissements et de sa déconfiture, le firent appeler. C'est alors qu'il offrit sa démission, qui fut d'ailleurs refusée.

M. Bith, acculé, prit la fuite. Il a disparu de son domicile depuis trois jours.

Comme il était président de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, à l'église Saint-Louis-d'Antin, nous sommes allé demander au curé de cette paroisse s'il n'avait rien constaté d'anormal dans l'administration de cette société charitable.

Non, nous a répondu cet ecclésiastique. D'ailleurs, le président se borne à contrôler la comptabilité de l'Œuvre. C'est le trésorier qui gère les fonds.

Quant à M. Bith, je n'ai jamais eu avec lui que des relations de courtoisie et que les entrevues ordinaires nécessitées par ma collaboration à la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

L'ENFANT ET LE FURET. — Une fillette de trois ans a été attaquée hier dans son berceau par un furet. Ses parents, qui habitent à Nanterre, l'avaient laissée endormie en s'en allant. A leur retour, ils trouvèrent la fillette couverte de sang.

Un médecin aussitôt appelé constata que l'enfant portait à la gorge et derrière l'oreille deux blessures par où son sang avait été comme aspiré. On se perdait en conjectures, quand un des assistants avisa, dans un coin de la chambre, un furet qui s'y était blotti et paraissait endormi, gavé du sang de la petite victime.

L'animal appartenait à un voisin, de chez qui il s'était échappé. L'état de la fillette est grave.

MORTE DE CHAGRIN. — On mande de Marseille que les obsèques de Mme Blanche Hubac, mère de Hubac, inculpé dans l'affaire d'empoisonnement de M. Massot, ont eu lieu au milieu d'une affluence considérable.

Mme Hubac est morte du chagrin que lui a causé la grave accusation pesant sur son fils.

Toute la magistrature assistait à l'enterrement, à l'exception de MM. de Possel, juge qui instruit l'affaire Hubac-Massot, et Guyon, procureur de la République.

INFORMATIONS DIVERSES

— En raison de l'absence de Paris du ministre de l'instruction publique et du directeur des beaux-arts, la cérémonie d'inauguration du monument élevé à César Franck, dans le square Sainte-Clotilde, est reportée du jeudi 20 au samedi 22 octobre.

Les cartes d'invitation adressées pour le jeudi 20 du courant sont valables pour le samedi 22 octobre.

— On a inauguré, hier, une plaque de bronze que l'Association bretonne-angevine a fait poser sur la grille d'entrée du collège de Vannes, en mémoire de Jules Simon qui y fut élève.

La cérémonie était présidée par M. Riou, sénateur et maire de Vannes, assisté de M. Léon Séché, président de l'Association bretonne-angevine, qui a prononcé l'éloge de Jules Simon.

— On écrit de Reims qu'on a inauguré hier, en présence d'une assistance considérable, la statue de Jeanne d'Arc, œuvre de la duchesse d'Uzès, que l'on a placée dans la nouvelle église de Reims.

— L'ouverture des cours de l'Ecole spéciale d'architecture, récemment transférée 254, boulevard Raspail, aura lieu, dans ce nouveau local, sous la présidence de M. Desplas, conseiller municipal, le jeudi 20 octobre, à deux heures.

— Quelle preuve plus éclatante de la haute valeur des étoffes, pure laine extra fine des pardessus à 69 fr. 50 du High Life Tailor, 12, rue Auber, ainsi que, 112, rue Richelieu, que le témoignage si profondément admiratif des innombrables visiteurs, qui, sans être obligés à une commande, viennent chaque jour, se faire montrer les pièces mêmes de ces merveilleux tissus ?

VARIÉTÉS

ÉLOGE FUNÈBRE D'UNE ENFANT (1)

En 1889, j'ai essayé d'analyser la poésie de M. Charles de Pomairols. Je croyais alors le tenir tout entier, ne prévoyant pas ce dernier livre singulier et admirable. Il avait publié déjà trois recueils de vers; c'était assez pour le définir. Après la quarantième année n'a-t-on pas posé ses bornes, renoncé à tout l'« au-delà des forces »? Nous imaginions donc M. de Pomairols à peu près ainsi : un gentilhomme du Rouergue incrusté dans le terroir natal, docile aux suggestions des ancêtres; un esprit libre pourtant; un contemplateur subtil de l'âme humaine au travers de la nature qui, dans les cailloux et les ruisseaux de ses ravins, découvre le sens toujours actuel des mythes; un cœur noble, fin, fragile; du reste content..., — mais d'un contentement trop délicat pour n'être pas tout proche de la peine.

Un quatrième volume de vers, *Regards intimes*, a paru en 1895, où s'accuse encore davantage le repliement volontaire, l'idéalisme pur. Quand on le relit aujourd'hui, on trouve ce livre de 1895 plein de pressentiments. La partie cinquième : *Regards aimants*, laisse paraître une tendresse passionnée, et trop vulnérable. L'objet particulier de cette tendresse est une enfant dont le profil ne se détache pas nettement pour le lecteur; cependant on voit bien qu'elle rayonne autour d'elle un charme doux, vif, matinal. Elle fait éprouver à son père « le contact d'une âme avec son âme ». Il la sent bien à lui; il a commencé de la chérir pour sa faiblesse qui implorait appui, lors d'une maladie de la première enfance. Depuis, il ressent une bonne chaleur de cœur à tenir dans sa main la main frêle de la petite fille, tandis que tous deux cheminent. A l'église, de loin, les regards de l'enfant et du père se croisent, échange tacite de confiance et de protection. Comme dans sa terre, et bien plus étroitement encore, Charles de Pomairols sent sa personne prolongée dans son enfant. Il règne, il possède, c'est-à-dire il est lié. Quelle richesse de sentiment dans ce vœu, qu'il adresse au sang qui vient de lui, à ce sang qu'il regarde palpiter dans une veine de la tempe délicate de sa fille, — de « nourrir sa force pure et l'éclat de ses yeux », et de « baigner d'un flot durable une si chère vie » ! Cependant que peuvent les vœux? Des images tristes, sans motif précis, s'offrent à l'imagination du poète, inquiètent son cœur :

Pense à ces jeunes morts qu'un doux culte proclame
Dignes des pleurs amers de l'éternel regret...

Quand il aperçoit dans la campagne encore nue fleurir tout seul et trop tôt un jeune cerisier, cette blancheur frêle l'attendrit; il croit voir

Un jeune fantôme, un spectre de vierge.

Voilà ce qui a précédé le malheur. Il ne s'est pas fait autrement prévoir.

Tout d'un coup, il est venu. Le jour était un beau jour d'été transparent; c'était dans un jardin de couvent tranquille, au milieu des plates-bandes de fleurs. Les petites filles suivaient l'allée, de la classe à la chapelle; elles chantaient. Parmi elles, l'enfant si chère. Soudain, en marchant, elle faillit et pâlit; elle murmura : « Je n'y vois plus », et glissa sur le sol. Elle avait, sans adieux, quitté la vie.

Ce moment rapide a commencé pour le père et la mère les années du deuil sans terme. Depuis lors, certes, la famille a continué de vivre; la sœur, le frère de l'absente ont avancé tout doucement en âge, se sont épanouis, se sont mariés, ont à leur tour éprouvé dans leurs enfants ce que le destin a de cruel; le glissement de l'avenir dans le passé ne s'est pas arrêté. Néanmoins, la douleur du père tient bon contre le temps. Elle se refuse à la commune loi de l'effacement et du nivellement. Déjà une autre fois le poète avait défié cette même loi en affirmant, après des années d'union paisible, la persistance de l'adoration exaltée du fiancé pour la fiancée (*Oh! ne crains pas la vie!...*) Charles de Pomairols est un obstiné; il ne se laisse pas faire à la nature. Et c'est un spectacle beau déjà — quelque beauté que revêtent ses plaintes — que cette lutte d'un seul mortel contre la fugacité de tout et la sienne propre, cet héroïque effort pour ne pas laisser périr en soi ce qu'on n'a pu empêcher de périr. Sénèque s'est occupé de la méthode efficace pour consoler; en existe-t-il une pour ne se point consoler? Le livre opiniâtrement triste où Charles de Pomairols depuis neuf ans a enregistré ses méditations de la mort est bien l'essai d'une méthode semblable. Il a défendu l'intégrité de sa douleur contre la déperdition; il a été un bon conservateur de soi-même. Dirai-je que je l'envie? Du moins je l'admire; l'exemple en est fier.

La parole écrite, justement, a ce pouvoir de fixer le sentiment qui s'échappe à soi-même. En inscrivant à mesure ses souffrances, le poète s'y rengage. Voilà pourquoi ce livre fut fait : pour donner de la durée à ce qui est court. C'est un monument. L'effort de l'écrivain vers la perfection est stimulé par son avidité de faire survivre ce qu'il aime. Vous vous rappelez les vers émouvants de Tennyson, dans *In memoriam* (XXXV) : « ... Pourtant si quelque voix digne d'être crue, sortant de l'étroit caveau, murmurait : « Les joues fondent, le corps plie, l'homme meurt; nul espoir, ici, dans la poussière », — ne pourrais-je pas encore dire : « Eh bien! même alors, ne fût-ce que pour une heure, Amour, je fais mon effort pour donner à un objet si doux quelque survie... *I strive to keep so sweet a thing alive.* » Telle est aussi, je crois, l'envie de Charles de Pomairols.

Ce n'est pas proprement son deuil qu'il veut perpétuer; c'est plutôt l'objet de ce deuil, la figure de la petite morte délicieuse. Il est provoqué à le faire par une pitié qui ne lui laisse pas de repos. Déjà quand l'enfant était vivante, l'amour qu'il éprouvait pour elle était tout mêlé de pitié, à la voir si dépendante et faible. Ce sentiment avait introduit l'amour. A présent qu'elle n'est plus qu'

.....un fantôme,
Triste et pâle habitant du ténébreux royaume
Où ne vit plus aucun désir,

quelle pitié plus tendre encore n'est-il pas juste qu'elle obtienne! L'image que le poète se fait de ce qui suit la vie est en effet celle même que nous retracent les épitaphes de jeunes Ethiopiennes trop tôt mortes, dont M. Revillont s'est servi pour retracer *les Affres de la mort dans l'ancienne Egypte*. Image telle quelle, non modifiée par le Christ, par Platon, et qui semble antérieure même aux orphiques. Tant le contact avec la terre, les rocs, les sources, les arbres, est puissant pour entretenir, aujourd'hui encore et toujours, le naturisme primitif, épris de la lumière vivifiante et inquiet des ombres! Ne croyez donc pas à la chronologie : il n'y en a point dans l'histoire des sentiments. N'est-ce pas cette vieille notion du dénuement des morts, qui nous fait appeler « le pauvre » un tel, l'ami que notre cosmologie chrétienne nous ferait plutôt regarder comme un bienheureux? Ainsi le poète, à son enfant :

Tu ne seras plus rien, *ô pauvre humiliée...*
Tu seras rejetée à l'écart, toute seule...
Tu n'as plus rien; aussi je t'aime infiniment...
Tu ne compteras plus... Tu laisseras ton être
S'effacer devant ceux qui sous le clair soleil
Se montrent *fiers de vivre*... Oh! que pourrais-je faire
Pour te dédommager de ton destin sévère?

Les monuments funéraires antiques répondraient en longs échos à ces déplorations sur l'horreur de n'être plus. Le vieux mythe du voyage à travers le pays des ombres revient ici, avec le même aspect que lui prête le *Livre de ce que l'on voit dans l'Hadès* :

L'enfant, petite encor, et que faible et peureuse
Nous aimions à tenir tous les deux par la main,
Nous n'avons pu la suivre en son morne chemin,
Le chemin inconnu, la route sombre et rude
Où l'on tremble d'effroi devant la solitude...

Obsédé de cette image de l'Hadès et de la misère de ceux qui, dépossédés, frustrés, y furent abîmés avant le juste temps, le père s'interdit de jouir du soleil :

O dure impiété d'un père
Qui sans honte d'être vivant
Admet que le soleil l'éclaire
A la place de son enfant!

C'est que les morts sont jaloux. Ils appellent à l'aide ceux qui les ont aimés, ils leur reprochent l'égoïsme de vivre :

J'entends ta voix d'esprit qui me parle : — Mon père,
Bien longtemps avant moi vous étiez sur la terre,
Et je regarde en vain si votre amour me suit.
Vous qui n'aviez pas peur le soir, même la nuit,
Et qui me rassuriez dans mes craintes sans nombre,
Quel oubli vous retient au bord du pays sombre?
Vos tendres soins d'alors, pourquoi sont-ils changés?
M'abandonnerez-vous parmi des étrangers?
Ils ont retrouvé tous quelqu'un de leur famille :
Père, venez bientôt rejoindre votre fille
Petite, qui n'ayant près d'elle aucun des siens,
Est bien triste sans vous, toute seule!... — Oh! je viens!

Pour apaiser cette plainte des ombres, il faut des sacrifices. C'est encore la tradition de la plus naïve antiquité, et la même croyance enfante le même rite. Il faut, d'abord, l'offrande d'une pensée fidèle, jamais distraite; mais ceci, qui est moderne, n'est pas assez : il faut que quelque chose soit détruit, de propos délibéré, à l'imitation, en compensation, en vengeance de ce qui nous fut enlevé. Ainsi, promenant son deuil le long du coteau familial, vers la place où devait se bâtir la maison de la jeune femme future, maison qui ne s'est pas élevée, parmi le bois resté sauvage, le père désolé moissonne les fleurs et les immole :

Venez mourir sur cette tombe,
Fanez-vous, passez, périssez!

C'est que la chère âme revient encore, invisible, hanter les lieux coutumiers. Que rien ne rebute son timide désir de retour! Une porte de la haute maison reste toujours entrebâillée sur le dehors; le père y veille lui-même; lorsque tout se clôt, la nuit, il vient rouvrir quelque battant de porte ou de croisée pour que l'accès *soit hospitalier* au fantôme attendu :

L'enfant faible et peureuse est encore dehors!

Ainsi le poète nourrit son désespoir. Il insiste et recommence. La rime « avide-vide » tinte presque dans chaque poème. Après chaque station de souvenir, c'est un même glas : Douleur, pitié — qui ramène la pensée à son attitude invariable.

Et cependant le livre n'est pas monotone. La souffrance est si bien creusée, si riche, elle se grossit de tant d'incidents et de pensées, pendant plus de trois cents pages, qu'il n'est guère de nuance du deuil ou de la mélancolie qui ne trouve ici son harmonique. Sur ce thème d'un malheur particulier, l'humanité peut déplorer ses multiples misères.

Toutefois, M. de Pomairols a voulu faire un monument où la physionomie d'une enfant très distincte, incomparable, serait empreinte et fixée. Nous connaissons peu de chose de la personne de Léopoldine Hugo après avoir lu *Pauca meæ* : le grand romantique n'aimait pas assez les âmes pour se vouer à faire revivre celle-là, en ce qu'elle dut avoir d'unique. Au contraire, notre ami, écrivain moins fort et moins consolé par sa force, n'a pas de défaillance d'amour. Il donne toute la place à l'enfant, ne tâchant qu'à la faire ressemblante :

Elle s'est ignorée, elle n'a jamais su
Le charme sans pareil émané de son être,
Elle a fermé les yeux avant de le connaître.
Ah! connaissez-le tous!

Connaissez et aimez! Payez à celle qui n'a pas eu son compte d'adorations et de jours, l'hommage de votre amour pieux, de sorte que dans vos imaginations, elle survive, mais discernable, personnelle.

Voici donc comment vous devez vous la représenter... D'abord « le rayonnement de douceur, la tranquillité lumineuse ». Les rimes qui reviennent, pour la caractériser, sont « tu t'enveloppais » et « paix ». Cette enfant d'une race dès longtemps attachée au même sol a, dès son âge tendre, quelque chose de calme et d'établi. Elle est gaie sans pétulance. Elle rit, mais harmonieusement toujours. Son regard clair, son timbre de voix clair éveillent les impressions matinales, pureté, timidité, joyeux espoir. Elle a donné cette impression seulement, n'ayant pas duré plus que le matin. Elle a le goût de se blottir, soit à l'ombre des rochers et des arbres connus, soit à l'ombre de son père. Elle est pitoyable, même aux choses; elle ne veut pas qu'on gaspille les fleurs, elle en prend une à part et lui fait honneur, en la plaçant seule dans un vase. Elle adore les livres, pleins d'une science qu'elle désire, et ne manque pas, avant de les ouvrir pour la leçon, de les baiser avec respect; tout cela spontané, non appris. Elle s'égaye d'être parée et surtout d'être belle, fille d'artiste heureuse de réjouir son père. Mais elle n'arrête pas ses préoccupations à elle-même : elle a ce don féminin, du cœur illimité; les autres ne sont pas « autres » pour elle. Ce qui se passe au dedans des personnes la sollicite et l'émeut...

Ainsi l'enfant apparaît, à travers les poèmes d'une forme antique, solide et transparente. Ainsi elle vivra et sera aimée, telle qu'elle fut, telle qu'elle est. N'est-ce pas ce qu'a voulu le père, en vouant neuf ans de son labeur à donner la gloire, la longévité à cette petite fille, humble, disparue?

PAUL DESJARDINS.

(1) *Pour l'enfant*, par M. Charles de Pomairols, Paris, Plon, 1904.

NÉCROLOGIE

On nous mande de Lyon que M. Alphonse Raoul, directeur de l'asile départemental d'aliénés du Rhône, vient de mourir à l'âge de soixante-deux ans. M. Raoul fut successivement sous-préfet de Saint-Girons et de Brive, puis secrétaire général des Côtes-du-Nord, maire de Mazères et conseiller général des Hautes-Pyrénées. Il avait été, en outre, inspecteur de l'Assistance publique à Paris et directeur de l'asile d'aliénés de Montdevergue (Vaucluse).

C'est chez M. Raoul que le député Krauss est mort récemment.

LIBRAIRIE

CONTES DE BONNE PERRETTE

Dans les *Contes de bonne Perrette* qui viennent de paraître chez les éditeurs Calmann-Lévy, René Bazin, l'éminent romancier des *Oberlé* et de *la Terre qui meurt*, a mêlé de la manière la plus exquise des souvenirs d'enfance d'une touchante vérité et de charmants récits d'une fantaisie pleine de poésie et d'émotion. Ces pages qui méritent de rester classiques peuvent être lues de tous.

M. Roger de Beauvoir fait paraître aujourd'hui l'**Annuaire illustré de l'armée française**, qui compte seize années d'existence.

L'ouvrage est toujours en progrès. L'édition 1904-1905 est dédicacée aux médecins militaires du Val de Grâce.

AVIS ET COMMUNICATIONS

FÊTE DE LA TOUSSAINT

Billets d'aller et retour

A l'occasion de la Fête de la Toussaint, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 28 octobre, seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 4 novembre.

Sur le réseau de l'Etat cette validité est prolongée jusqu'au dernier train du 7 novembre.

Bien entendu, sur tous les réseaux, ces billets conserveront leur durée de validité lorsque, normalement, elle expirera après les dates ci-dessus.

THÉATRES

« Monsieur Polichinelle »

La pièce nouvelle (?) représentée hier soir au théâtre du Châtelet n'est pas ce qu'un vain peuple pourrait penser d'après son titre. Il ne s'agit pas du tout du Polichinelle qui rosse le commissaire, à Guignol. Un jeune fêtard parisien, Paul Bertin, a reçu de ses amis le surnom de « Monsieur Polichinelle », parce qu'il mène une vie... de polichinelle, d'autres disent de bâton de chaise. Le père Bertin ayant coupé les vivres à son fils, celui-ci est obligé de chercher une position sociale; il devient « dame de compagnie » d'une américaine. La jeune miss accompagne une amie qui va retrouver aux Indes son père, le général Hamilton, celui-là même qui guerroie contre le chef des Hindous révolté, Nana-Sahib. D'où il suit que Monsieur Polichinelle se trouve mêlé à des aventures sombres et ténébreuses qui le déconcertent un peu : c'est lui pourtant qui, reprenant son costume masculin, tuera de sa main le traître obligé qui, voulant se venger du général Hamilton, l'avait attiré, avec les siens, dans des périls sans cesse renaissants.

D'où il suit encore que le vrai titre de la pièce de MM. Decori et Darlay serait celui de mélodrame à spectacle. Le spectacle, au Châtelet, est toujours grandiose et brillant : c'est le théâtre où triomphent les décorateurs, les costumiers, les maîtres de ballets et les perruquiers. Ils triomphent cette fois encore.

Interprètes : Mmes Maud Amy, jolie et touchante; Léonie Dallet, M. Etiévant, qui doit nous faire trembler; MM. Pougaud et Fugère, chargés de nous faire rire; Daragon, Louis Teste. Le gros succès a été... pour la petite classe de l'école de danse du Châtelet, seize enfants acclamés dans un court divertissement.

Et les bayadères? On ne nous les a pas montrées, ce semble. Pourquoi? A quiconque part pour l'Inde, Hugo dit :

Viens, nous verrons danser les bayadères.

Autre chose encore : Nana-Sahib opérait, si je ne me trompe, vers 1857. Est-ce que les « civils » mêlés à l'action portent bien le costume de l'époque?

L'« Occasion »

Les « samedis littéraires » de l'Odéon, toujours très suivis, ont repris, samedi dernier, à cinq heures. Mérimée inaugurait la nouvelle saison.

On a représenté, en effet, l'*Occasion*, une pièce en un acte tirée du théâtre de Clara Gazul, et qui, au grand désappointement des admirateurs passionnés de Mérimée, dont nous sommes, n'a pas produit l'impression attendue, malgré l'excellente interprétation de Mlles Pouzols de Saint-Phar, très dramatique, Rosni-Derys, Jane Fromant, une amusante négresse, et M. Marié de l'Isle. Il n'y aurait décidément à jouer de Mérimée, comme œuvre dramatique, que les *Mécontents*, la saynète qu'il a signée de son nom.

La pièce avait été précédée d'une très spirituelle causerie de M. Ernest-Charles. Le conférencier a retracé la carrière littéraire et amoureuse de Mérimée, qui eut toujours ce double culte : les lettres et les femmes. Quelques mots ont été dits sur la pièce qui allait être jouée et le conférencier a conclu en disant à peu près : « Aimez Mérimée, l'un des auteurs les plus purs et les plus classiques du dix-neuvième siècle, l'un de ceux qui continuent la belle tradition française. » On ne pouvait qu'applaudir à cette conclusion.

— Ce sera une représentation tout à fait intéressante et unique que celle de la matinée de jeudi prochain à la Comédie-Française. Pour donner la recette à la Caisse de secours des artistes dramatiques, les sociétaires ont tenu à redire ces *Fables de La Fontaine* qui furent un régal de littérature et d'art lorsque le public les entendit au Trocadéro il y a quelques années. Et, comme La Fontaine ne pouvait fournir un élément dramatique, la *Coupe enchantée* n'étant point pour les familles, Musset, avec *Un Caprice* et *Dupont et Durand*, lui a été adjoint. C'est la première fois, croyons-nous, que *Dupont et Durand*, ce dialogue amusant, aura été dit sur la scène. Pour cette matinée Mme Bartet a bien voulu rejouer le *Caprice*, qui fut donné avec la distribution actuelle dans une représentation de gala. Et, à dire vrai, ce sera comme un gala dont les sociétaires offriront jeudi prochain le produit à leurs camarades de l'Association des artistes.

— Le conseil supérieur du Conservatoire a tenu séance samedi. Il était présidé par M. Marcel, assisté de MM. Th. Dubois, Ludovic Halévy, Reyer, Saint-Saëns, Jules Claretie, Paul Hervieu, Gabriel Pierné, Ch. Lenepveu, Adrien Bernheim, Alph. Duvernoy, Taffanel, d'Estournelles, Warot, Lefort, Fernand Bourgeat.

Après adoption du rapport annuel, il a a été question de la reconstruction du Conservatoire et surtout des concours de fin d'année et de l'exiguïté de la salle actuelle. Plusieurs membres, et non des moindres, semblent, nous dit-on, disposés à tenter la réforme depuis si longtemps réclamée.

— Le 62e gala populaire des Trente ans de théâtre qui sera donné jeudi à Ba-Ta-Clan (3 fr., 2 fr. 50, 1 fr. 50, 1 fr. et 0 fr. 50) sera composé du *Malade imaginaire*, par la Comédie-Française, du second acte de *Samson et Dalila*, par l'Opéra, de *Coppélia*, par l'Opéra. Le rondeau des *Trente ans de théâtre* sera chanté par Mlle Marguerite Deval, et la causerie faite par M. Amédée Maraudet.

— L'Olympia annonce pour jeudi la première représentation de l'opérette anglaise *Country-Girl*, avec Mlles Mariette Sully, Alice Bonheur, et M. Max Dearly.

— Le Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré annonce pour mardi prochain 20 du courant, la première représentation de *Hunting*, grande pantomime équestre et nautique.

— M. Maurice Bernhardt a reçu hier soir une dépêche d'Aix-la-Chapelle qui l'a complètement rassuré sur l'état de santé de Mme Sarah Bernhardt.

La célèbre tragédienne, qui a passé hier une journée paisible, a quitté dans la soirée Aix-la-Chapelle pour se rendre à Berlin.

— Mme Eleonore Duse a joué l'*Autre Danger* à Berlin; elle jouera probablement la *Visite de Noces* à Paris.

— Ce soir :

A la Comédie-Française, reprise de l'*Autre Danger*, de M. Maurice Donnay, avec Mme Bartet, Mlle Piérat, MM. Le Bargy, Pierre Laugier et Henry Mayer.

A l'Opéra-Comique, représentation populaire à prix réduits : le *Roi d'Ys*, avec Mme Marie Thiéry, Mlle Rival (début), MM. Clément et Delvoye.

Au théâtre Molière (ancien Bouffes-du-Nord) répétition générale de : l'*Irréparable*, pièce en un acte, et de *Leur Gourme*, pièce en quatre actes.

Au Casino de Paris, nouveaux débuts, Guy et Gontran, les sœurs Dare, les Gin, Terley, statues animées.

— A l'Ambigu, demain mardi et après-demain mercredi, deux dernières représentations de la *Fille du garde-chasse*.

— De New-York : « Mme Réjane est arrivée hier à bord de la *Lorraine*. Interviewée par des journalistes, Mme Réjane a exposé son projet de fonder à Paris une école d'art dramatique. « Pour cela, a déclaré Mme Réjane, j'ai besoin de beaucoup d'argent et je désire un emplacement aux Champs-Elysées, qui me serait donné en concession. Au Conservatoire, ajoute Mme Réjane, on apprend à parler et à marcher, mais non pas à se présenter en public, et il faut y remédier. »

— M. Gustave Labruyère vient d'engager Mlle Gabrielle Drunzer pour tenir les rôles d'Ophélie et de doña Sol dans la tournée que fera M. Mounet-Sully, en Espagne et au Portugal, dans les mois de novembre et décembre.

— Mme Duval-Melchissédec a fait hier, au Théâtre des Arts de Rouen, une rentrée remarquée dans le rôle de Valentine, des *Huguenots*.

SPECTACLES DU LUNDI 17 OCTOBRE

Opéra, 8 h. — Les Huguenots. — Mardi, relâche.
Français, 8 h. 1/2. — L'Autre Danger.
Opéra-Comique, 8 h. 3/4. — Le Roi d'Ys.
Odéon, 8 h. 1/2. Le Tableau du mariage. La Déserteuse.
Vaudeville, 8 h. 3/4. — Les Trois Anabaptistes.
Gymnase, 8 h. 3/4. — La Chanoinesse. — Le Friquet.
Th. Sarah-Bernhardt. — Relâche.
Variétés, 8 h. 1/2. — Barbe-Bleue.
Porte-St-Martin, 8 h. 1/2. — Electra.
Gaîté, 8 h. 1/2. — Fanfan la Tulipe.
Athénée, 8 h. 1/2. — L'Anglais tel qu'on le parle. — Le quatuor en *mi*. — Le Prince Consort.
Bouff.-Parisiens, 8 h. 1/4. L'Embarquement pour Cythère.
Opéra-Bouffe, 8 h. 3/4. — Pitchounette.
Châtelet, 8 h. 1/2. — Monsieur Polichinelle.
Palais-Royal, 8 h. 1/2. La Doublure. Les Dragées d'Hercule.
Ambigu, 8 h. 1/2. — La Fille du garde-chasse.
Nouveautés, 8 h. 1/2. — A Cache-Cache. — La Dame du 23.
Th. Antoine, 8 h. 3/4. — La Mariotte. — La Main de singe. — Discipline. — Asile de nuit.
Folies-Dramatiq., 8 h. 1/2. Express-Union. Nuit de noces.
Cluny, 8 h. 1/2. — Cordon à la patte. Le Truc du Brésilien.
Déjazet, 8 h. 1/2. — C'est beau... mais c'est trust. — Chéri!
Olympia, 8 h. 1/2. — Phryné, avec Cléo de Mérode. — La Bouillotte mystérieuse.
Boîte à Fursy. Tél. 267-92. 9 h. 1/2. Fursy. Chien d'Alcibiade.
Folies-Bergère. Tél. 102.59. 8 h. 1/2. La Fée des Poupées, ballet. — L'Auto aérien. — The American Company.
Casino de Paris, 8 h. 1/2. Hartley's-Herbert Lloyd. Me Alexia Parisiana. Dtion Ruez. Tél. 156.70. 8 h. Satyre... bouchonne. Lucy Jousset, Esther Lekain, Fragson, Maurel, Vilbert.
Cigale, 8 h. 1/2. — Y a du linge! Revue.
Grands Magasins Dufayel. — De 2 à 6 h. Attract. variées.
Moulin-Rouge. Tél. 508-63. 8 h. 1/2. — La Loïe Fuller. Original Phroso? The Toreador, opérette anglaise.
Pal. de Glace, de 3 à 7 h. et de 9 à min. Patin. sur vraie glace.
Nouveau-Cirque. — Tél. 241.84. 8 h. 1/2. — Troupe nouvelle. A 11 h. les panthères d'Emmanuel. Exercices équestres.
Alhambra. Tél. 900.10, 8 h. 1/2. La Bouilloire magique, les 3 Rickards, acrobat. Bioscope. Mat. dim., jeudi, fêtes, 2 h.
Bostock's Great Animal Arena. Tél. 525-55. Hippodrome, 8 h. 1/2. — La plus remarquable exhibition du monde.
Enghien. 11 min. de Paris, 152 trains par jour. Etabliss. thermal. — Casino. — Théâtre-Concert.
Cirq. d'Hiver, 8 h. 1/2. Soirée équestre. La Flèche vivante.
Mus. Grévin. Les Catacombes romaines. Le Cirque. Bonaparte à la Malmaison. L'actualité pr le cinématographe.
Jardin d'acclimatation. — Ouvert tous les jours.
Tour Eiffel, de 10 h. du matin à la nuit. Gd rest. au 1er étage.

SPECTACLES DU MARDI 18 OCTOBRE

Opéra, relâche. — Mercredi, 8 h. — La Valkyrie.
Français, 8 h. 1/2. — Le Demi-Monde.
Opéra-Comique, 8 h. 1/4. — Cavalleria rusticana. — Le Jongleur de Notre-Dame.
Variétés, 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.
(Les autres spectacles comme lundi)

"L'EMAILLINE", un vol. description des nouveaux dentiers laissant le palais entièrement libre, la plus belle découverte de l'art dentaire. Succès consacré.
M. ADLER, 4, RUE MEYERBEER, 4

DENTIFRICES ANTISEPTIQUES SUPÉRIEURS DE BOTOT Exigez la signat. BOTOT. 17, R. de la Paix. Paris.

Soins du visage et des mains. Méthode orientale. Massage. Vaporisation. Traite aussi à domicile et par correspondance.
Mme J. Sage, 51, rue Hermel, Paris (18e).

FEUILLETON DU *Temps*
DU 18 OCTOBRE 1904

LA MUSIQUE

CÉSAR FRANCK

Devant l'église où César Franck fut organiste pendant un quart de siècle, on s'apprête à inaugurer le monument que ses élèves, ses amis et ses admirateurs ont dédié à sa noble mémoire. Pour prendre part, selon leur manière, à l'hommage qu'on lui rend ainsi, nos sociétés de concerts ont fait dans leurs programmes une place d'honneur à ses ouvrages. M. Chevillard ouvrira dimanche prochain sa saison par une exécution de la symphonie en *ré* mineur; et M. Colonne a consacré hier sa première séance tout entière à interpréter de façon chaleureuse et précise, avec la même symphonie en *ré*, les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre, le poème de *Psyché*, et le troisième acte de *Hulda*. Je vous ai maintes fois entretenus des compositions de César Franck, et n'en veux pas aujourd'hui refaire l'examen détaillé. Mais la commémoration par quoi l'on s'apprête à célébrer un des meilleurs musiciens de ce temps est une occasion naturelle de considérer avec vous l'ensemble de sa vie et de son œuvre.

César Franck naquit à Liège en 1822. Origine qu'il faut noter; car s'il est vrai qu'il passa en France sa vie presque entière, qu'il voulut appartenir à la France par naturalisation, et que son art est uni à la musique de France par le temps et le milieu où elle fut formée, et par l'action qu'elle exerça, il est vrai pareillement qu'en certains traits de cet art le caractère belge apparaît, et qu'il faut voir en César Franck non pas un musicien de pure essence française, mais comme en plus d'un maître de la Renaissance, un musicien franco-flamand : ressemblance qui n'est point sans honneur, et qui renoue par delà les siècles une alliance musicale assez glorieuse. Il étudia d'abord la musique au Conservatoire de Liège; puis il fut élève au Conservatoire de Paris, où il eut des succès inusités : au concours de piano, un « premier grand prix d'honneur », dont le titre fut créé tout exprès pour lui par un jury enthousiaste; au concours de fugue, un premier prix qui fit grand bruit parmi les musiciens, tant parut exceptionnelle la valeur du morceau auquel on le décernait. César Franck semblait ainsi destiné à conquérir toutes les récompenses officielles; et le prix de Rome lui semblait promis, lorsque son père le rappela en Belgique. Il revint à Paris quelques années après et se révéla au public parisien par un coup d'éclat. Le 4 janvier 1846, il donna dans la salle du Conservatoire un concert où fut exécuté l'oratorio intitulé *Ruth* : en ce temps-là, la salle du Conservatoire n'était pas encore devenue, par l'effet d'une usurpation insoutenable, le domaine d'une société unique; l'Etat, qui en est propriétaire, avait coutume de la céder aux musiciens qui voulaient faire connaître leurs œuvres; l'exemple de Franck, après celui de Berlioz et de tant d'autres, montre l'avantage de cette libéralité. Le succès de *Ruth* fut extraordinaire; on en voit le témoignage dans tous les journaux de l'époque, qui s'accordèrent à le comparer au succès tout récent encore du *Désert*, et à demander « pour M. César Franck la moitié de la couronne triomphale de M. Félicien David ». Le plus surprenant, c'est que le public ni les critiques d'alors ne se méprirent sur les qualités véritables d'un art si nouveau pour eux : on loua « ce récitatif ferme et plein, que ne dépare aucune forme banale »; on loua la « noblesse admirable » de cette musique, son caractère « majestueux sans enflure, naïf sans trivialité », sa « gravité douce et touchante », sa « chaste sérénité », sa « sensibilité sincère », le « charme attendrissant de sa simplicité ». On salua le jeune compositeur comme « une des plus belles espérances de l'art moderne ». D'illustres suffrages se joignirent à ceux de la foule et des gazettes; le *Journal des Débats* rapporte que « MM. Meyerbeer et Spontini, qui assistaient à l'exécution, ont donné à plusieurs reprises les marques de la plus vive approbation », et que « M. le duc de Montpensier a bien voulu faire appeler M. Franck après le concert, et le féliciter dans les termes les plus chaleureux ». C'était un de ces triomphes qui inaugurent les grandes destinées; le jeune homme de vingt-quatre ans, la veille inconnu, devenait en une soirée l'émule et l'égal des maîtres; l'avenir et la gloire étaient à lui.

Il ne les saisit pas. Après ce début éclatant, il rentra soudain dans l'ombre; il s'effaça, il disparut. Les journaux avaient réclamé une seconde audition de *Ruth*; cette audition même n'eut pas lieu. Du moins elle eut lieu après un intervalle un peu long : vingt-six ans plus tard, en 1872. Et durant tout ce temps il ne publia rien ou presque : quelques pièces pour harmoniums, quelques mélodies : c'est tout. Ce musicien à qui la fortune avait été si tôt propice, et qui désormais était assuré d'intéresser le public à tout ce qu'il produirait, cessa entièrement de produire : inaction étrange et d'autant plus surprenante qu'elle est à peu près sans exemple. On sait assurément nombre de jeunes artistes qui sont retombés dans l'obscurité après un premier succès; mais c'est que la force et la fécondité véritables leur manquaient, ou bien qu'ils étaient opprimés par la vie. Mais César Franck a donné dans son âge mûr et sa vieillesse d'assez belles preuves que la faculté créatrice et la force vive ne lui faisaient pas défaut; et la vie lui fut toujours difficile, sans qu'on l'en ait vu accablé. C'est pourquoi son activité et son silence demeurent un fait singulier dans l'histoire de la musique. Un seul événement survit dans son existence ignorée et sans bruit : il fut nommé, en 1858, organiste de Sainte-Clotilde; il devait garder cet office jusqu'à sa mort. Des années obscures s'écoulèrent encore. Vint la guerre de 1870, et après elle cette renaissance de la musique française à quoi prirent part Georges Bizet, Edouard Lalo, M. Saint-Saëns, M. Massenet. Est-ce le spectacle de cette activité nouvelle qui ranima l'activité de César Franck? Il se peut; il se réunit à ces musiciens qu'il avait devancés de si loin par un succès précoce, et rentra dans la vie musicale comme on revient d'une longue absence. *Ruth* ressuscitée eut enfin sa seconde audition; et à l'œuvre de sa jeunesse César Franck joignit les œuvres de sa maturité; tant qu'il vécut, il ne cessa plus d'écrire, et de produire des ouvrages qui presque tous comptent au nombre des plus considérables de ce temps : *Rédemption*, les *Béatitudes*, la *Symphonie*, le *Quintette*, le *Quatuor*, la *Sonate*. La vie ne lui était pas facile. Il devait donner des leçons presque tout le jour, et ne pouvait réserver à la composition que de rares moments de loisir. La foule l'ignorait ou le méconnaissait; lui qui, dans une première jeunesse, si lointaine qu'elle semblait une existence antérieure, avait dès l'abord atteint au succès, ne trouvait plus que l'indifférence et l'hostilité; son art grave et noble ennuyait et rebutait le public; des rivaux indignes de lui étaient comblés des faveurs de la fortune; il restait obscur malgré ses chefs-d'œuvre.

Et cependant, si fort et si désintéressé était en lui l'amour de la musique, si simple était la bonté de son cœur, si droit et si pur était son caractère, qu'on ne le vit jamais aigri ni même affligé par la médiocrité de sa vie; que jamais la paix de son âme ne fut altérée par la mauvaise fortune; qu'il ne conçut jamais un sentiment d'envie contre ses rivaux les plus heureux. Il mena jusqu'à la fin sa vie de labeur austère, sans connaître d'autre joie que celle de créer silencieusement de belles œuvres; et cette joie lui suffisait. Son visage placide et songeur, pareil à celui de quelque bon artisan d'autrefois, ne perdait jamais son expression de naïveté et de sérénité; il opposait aux ennuis, aux déceptions, aux infortunes, une douceur presque héroïque dont tous ceux qui l'ont approché ont admiré l'inconsciente noblesse et la beauté touchante. Il avait pour la musique d'autrui une indulgence, une charité déconcertantes : les plus pauvres productions contemporaines trouvaient excuse et grâce devant lui; si parfois on l'a vu se fâcher c'est lorsqu'il les entendait juger à leur juste valeur. Mais cette indulgence dont il usait pour les autres n'a jamais eu d'influence sur lui; jamais il n'a songé à se permettre la moindre des licences, des faiblesses et des concessions qu'il pardonnait si volontiers à son prochain. Et voilà qui achève l'intégrité de ce caractère et de cette vie : en proie à l'injustice de la fortune et du public, alors que la hauteur et la sévérité de son idéal étaient les griefs les plus forts qu'on eût contre lui, alors qu'il lui eût été aisé, connaissant mieux que personne les ressources de l'art, de s'incliner vers la foule et de complaire à ses goûts, rien ne put lui faire écrire une page, une ligne, une mesure qui ne fût l'expression entièrement sincère de son sentiment intérieur, une réalisation aussi parfaite et aussi pure que possible de ce qu'il concevait comme le beau, le bien et le vrai : principe de conduite qu'il ne traduisait pas en phrases, mais qu'il mettait en action sans même y songer : il ne fut jamais de probité plus vaillante et plus ingénue.

Il était soutenu dans sa lutte quotidienne par deux qualités heureuses et admirables : une faculté d'illusion qui lui adoucissait et lui dissimulait l'ingratitude du sort; une foi dans la musique si profonde, si religieuse qu'elle touchait à l'extase, si universelle qu'elle s'étendait à la musique entière, à la sienne comme à celle des maîtres, qu'il ne faisait pas de différence entre ses propres idées, si elles lui avaient semblé belles, et les idées de ses musiciens préférés; ou mieux, que ses idées lui paraissaient indépendantes de lui-même, et qu'il en était ému comme si elles étaient d'un autre. On a cité maints traits de César Franck, où ces signes de son caractère sont naïvement révélés; qu'il me soit permis d'en citer deux à mon tour, qui ne sont point connus, et dont je puis porter témoignage. On avait un jour donné au Cirque d'Hiver un festival consacré à ses œuvres. Le succès avait été déplorable : une salle presque vide; peu ou point d'applaudissements. A la sortie, quelques-uns de ses amis l'attendaient, consternés, et ne sachant que lui dire. Il arrive radieux, un heureux sourire illuminait son visage tranquille, serre avec effusion les mains tendues, et de cet accent pénétré qui n'était qu'à lui, dit à ses amis stupéfaits : « Eh bien, mes enfants, voilà une bonne séance! Quelle excellente exécution! Quelle belle salle! Et quel accueil! » Quel accueil! A travers l'illusion dont l'enveloppait la musique, il n'avait rien vu, ni les banquettes vides, ni la froideur des assistants : il avait eu la joie trop rare d'entendre exécuter ses ouvrages, et il imaginait candidement sa propre joie ressentie par tout le monde. Un autre jour, je l'avais rencontré dans un chemin de fer; il travaillait alors à sa symphonie. Il m'entretint de son œuvre, et quand il en vint à l'andante, il s'exprima ainsi : « Ici, mon cher enfant, il m'est venu une idée merveilleuse, une idée céleste, une idée vraiment angélique. » On ne songeait pas à sourire en l'entendant; il n'y avait nulle vanité dans son langage, et il ne pensait pas à lui lorsqu'il parlait de la sorte. Mais cette idée, qui « lui était venue », l'avait ravi par sa beauté, l'avait pénétré d'émotion, d'extase, de foi; c'est cette foi et cette extase qu'il disait en toute naïveté.

Il acheva ainsi sa vie, toujours attaché à des tâches médiocres, toujours créant de nobles œuvres, toujours ignoré et méconnu de la multitude, toujours inaltérable dans sa droiture et sa sérénité. Lorsqu'il mourut, en 1890, quelques musiciens furent seuls à s'émouvoir. Le gouvernement de la France, qu'il avait honorée en faisant d'elle sa patrie d'élection, ne parut pas soupçonner que la musique française avait fait une grande perte. Le Conservatoire, où il était professeur d'orgue, s'abstint de prendre part à ses funérailles. Et sans doute il n'importait pas à sa gloire que les personnes qui « dirigeaient » alors les beaux-arts en France vinssent prononcer sur sa tombe quelque harangue creuse, ni que le Conservatoire, où il était haï, craint et dédaigné tout ensemble, vînt verser sur son cercueil des larmes hypocrites. Il importait aux convenances que l'administration des beaux-arts eût de sa fonction une idée plus juste, des choses de son ministère une ignorance moins profonde; et que le Conservatoire sût abdiquer son inimitié devant la mort. Mais ces erreurs officielles sont choses trop négligeables pour qu'on s'y arrête; et le temps s'est chargé de les réparer. César Franck, presque inconnu naguère, ou tout au plus « obscurément célèbre », est glorieux désormais : la mort a racheté les torts de la vie... Vous avez vu aujourd'hui ce que fut cette vie; je vous entretiendrai de l'œuvre dans un feuilleton prochain.

PIERRE LALO.